
Pierre Nepveu, *Lectures des lieux*

Isabelle Miron



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/38437>

DOI : 10.4000/studifrancesi.38437

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2004

Pagination : 658-659

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Isabelle Miron, « Pierre Nepveu, *Lectures des lieux* », *Studi Francesi* [En ligne], 144 (XLVIII | III) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/38437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.38437>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Pierre Nepveu, *Lectures des lieux*

Isabelle Miron

RÉFÉRENCE

PIERRE NEPVEU, *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal («Papiers collés»), 2004, pp. 270.

- 1 Dans ses *Lectures des lieux*, le poète et essayiste Pierre Nepveu nous convie à une vingtaine d'essais personnels, divisés en cinq parties, se situant dans le prolongement de son recueil d'essais précédent intitulé *Intérieurs du Nouveau Monde* (Boréal, 1998). Le premier essai, «Retour à Mirabel ou l'émotion du proche», porte sur sa vision d'un territoire immense sur lequel s'est construit, dans les années 1970 au Québec, l'Aéroport International de Mirabel, maintenant pratiquement déserté. Faisant ainsi également écho à son dernier recueil de poésie, *Lignes aériennes* (Noroît, 2002), l'approche intimiste développée par l'auteur permet d'entrer au cœur de la problématique. Opposant «l'émotion du proche» à cette «ivresse des lointains» (p. 17) typiquement – mais non seulement – américaine qui présida à cette «incommensurable perte de sens qui a eu lieu» (p. 16) sur le territoire de Mirabel, l'auteur propose de voir en la littérature un moyen de faire face au non-sens, de sauver ce monde proche. Dans un autre essai, cette réflexion se poursuit par le biais de ses premières expériences de lecture: le travail de l'écrivain consisterait non seulement à nous redonner ce que nous avons tendance à perdre dans nos sociétés modernes – le temps, l'intimité, le recueillement –, mais également à «donne[r] à voir» (p. 42) d'autres lieux qui nous feraient vivre une expérience de décentrement, de dépaysement nécessaire au travail de création et à la réalisation de soi.
- 2 Dans la seconde partie, l'auteur s'attarde particulièrement sur la place et la signification que peut avoir la ville de Montréal en littérature québécoise. La lecture de la nouvelle de Jacques Ferron, du roman de Réjean Ducharme ou celui de Nicole Brossard met en lumière un signe important dans l'évolution de l'imaginaire montréalais: ces écrivains réécrivent la ville sous l'angle du faux, un faux euphorisé qui serait un signe de l'appropriation de Montréal par l'écriture et l'imaginaire. Un autre

imaginaire de Montréal se retrouve dans les écrits de la littérature juive et dans les références à la judéité en littérature québécoise. Alors que la littérature juive montréalaise de la période de l'après-guerre s'écrit sous l'angle d'une conscience aiguë de la ruine de «l'utopie yiddish» – cette «promesse d'une cohésion identitaire réaffirmée en milieu nord-américain» (p. 67) –, la judéité montréalaise en littérature québécoise fait pour sa part référence à l'entre-deux, à l'irrésolution et à l'étrangeté. Nepveu en parle comme d'«un révélateur et un catalyseur» (p. 72) de la condition canadienne-française des années cinquante: l'hétérogénéité y est symptôme d'un «effritement de l'universalité et d'une possible désintégration du sujet lui-même» (p. 73). Sur le plan symbolique, cet effritement et cette désintégration peuvent se lire comme un processus de souffrance et de mort qui, à plus long terme, offrirait également «une chance» (p. 73): celle de la métamorphose de la condition canadienne-française. Dans le même ordre d'idées, Nepveu analyse plus loin la «fenêtre» (p. 83) qu'a pu représenter, dans les *Contes du pays incertain* de Jacques Ferron, le «Farouest» (p. 77): une expérience de deuil, de «perte de ces immenses espaces des Prairies où nous avons cru un temps être chez nous» (p. 84) se vivant pourtant «au profit de l'ouverture et de l'exploration d'une frontière proche» (p. 98), d'un espace incertain, excentrique où, sur des bases inédites, peuvent s'établir des «collectivités neuves» (p. 85; expression empruntée à l'historien Gérard Bouchard).

- 3 La troisième partie, nommée «Inconfort», s'ouvre avec un essai sur Cioran et sur sa conception de l'éternité «inséparable de son rapport à la langue classique» (p. 145). A priori très éloigné de notre condition post-moderne, Cioran en aurait «lucidement envisag[é]» (p. 146) certaines de ses grandes réalités, notamment son «processus croissant de déracinement» (p. 146). L'être «entièrement vacant» (p. 147), défini par Cioran, se retrouverait en effet chez des poètes comme Philippe Jaccottet ou Jacques Brault, qui «assument la fin ou l'au-delà de l'histoire dans un recueillement sans espoir, dans une sorte d'intériorité sidérée» (p. 147). Telle serait, selon Nepveu, «l'une des voies secrètes de la post-modernité» (p. 147). Dans l'essai suivant, «Suicide et littérature moderne», une réflexion sur le suicide dans la littérature romantique permet de mieux comprendre la nouvelle conception du travail qui s'y profile: «il ne s'agit plus seulement de polir et de repolir [comme le formulait l'idéal classique], il faut creuser en soi pour se réaliser, s'excaver jusqu'à déterrer sa vérité forcément un peu folle et déraisonnable» (p. 151). La postmodernité en tant que fin du romantisme changerait de nouveau la perspective: le suicide y serait perçu comme une «affirmation trop insistante de l'unité d'un sujet clos sur lui-même». Et malgré les suicides qui, dans certains groupes de musique rock contemporains, sont valorisés car interprétés comme «une sorte d'apothéose esthétique, un terrible accomplissement de la volonté de puissance créatrice et du désir de transgresser toutes les règles et toutes les limites» (p. 158), la postmodernité en littérature consisterait, selon Nepveu, «à retrouver un rapport plus dégagé à nous-mêmes» (p. 159). Ce ne serait donc plus la mort qui caractériserait l'imaginaire contemporain, mais au contraire «la disparition», laquelle renvoie plutôt «à la fragilité du sens, ainsi qu'à l'immensité d'une détresse sans objet» (p. 159).
- 4 Par un retour à cette émotion du proche élaborée au début de l'ouvrage, la dernière partie, intitulée «Paysages habités», fait contrepoids à cette disparition postmoderne. Ainsi, la lecture que fait Nepveu de Peter Handke permet de mettre en lumière une forme de résistance: «faire du réel un "exemple", vivre dans la présence à ce qui est la mémoire de ce qui a toujours été, décrire et raconter l'instant non seulement pour lui

donner forme, mais pour le rattacher à l'histoire de toutes les formes» (p. 177). Car «écrire doit rendre justice à la durée, et à la terre» (p. 172). Autres formes de résistance proposée par Nepveu: «la pratique et la lecture de la poésie, en tant que langage de la fragilité contemporaine» (p. 202), et particulièrement la «prise de conscience de la [...] mémoire de tous les fragilisés et de tous les marginalisés de l'Histoire» (p. 207), personnalisée et réinventée par la littérature. Enfin, Nepveu fait une lecture de plusieurs poètes québécois contemporains pour qui l'écriture convie à une «école du regard et de la présence» (p. 220). Pour ces poètes qui font appel à «l'esprit d'observation» plutôt qu'à «l'esprit de transfiguration» (p. 222) caractéristique des automatistes, le paysage observé est «l'horizon même d'un questionnement métaphysique» (p. 233). Ce très beau recueil d'essais allie une pensée profonde et stimulante à une qualité de présence, *d'humanité*. Nul doute que ces réflexions portant bien au-delà du domaine littéraire québécois constitueront une référence incontournable pour qui veut questionner le monde, ce monde-ci qui renvoie «mieux qu'aucun autre à notre présence la plus intime et aussi à notre lente, très lente disparition» (p. 233).